

## *Thème* : « **Le papier** »

[Vos papiers \(nouvelle\).](#)

[L'écrivain public \(nouvelle\).](#)

**Nouvelle et autres récits écrits par Olivier ISSAURAT**  
on peut me retrouver sur mon blog : <http://internautique.canalblog.com/>  
ou encore sur mon site : <http://olivier.issaurat.free.fr/>  
ou bien m'envoyer un mail à : [olivier.issaurat@free.fr](mailto:olivier.issaurat@free.fr)

# Vos papiers !

« Vos papiers ! » avait hurlé le gendarme. Kiko ne l'avait pas vu venir, pour la bonne simple raison, qu'il arrivait dans son dos. Lui, remontait le chemin vicinal qui conduisait à l'étang bergé. On disait l'étang bergé, car l'eau stagnante venait du ruisseau qui coulait en contrebas des berges du canal. Au sortir de la croisée, le chemin rattrapait la grand route qui menait à son chez lui. Ensuite, elle continuait vers le village des Angelais.

Un autre gendarme gardait les vélos, l'idée de contrôler Kiko ne l'enchantait guère, ce qui l'intéressait, c'était le casse-croûte préparé par Madeleine. Une saucisse à la moutarde avec des cornichons le tout enfourné dans un petit pain de campagne. A midi, on ne rigole pas avec l'appel du ventre. Mais son coéquipier, Simon, avait envie de faire du zèle et de se faire remarquer par le chef de brigade. Simon en voulait. A trente ans, on rêve de prendre de l'avancement, la cinquantaine passée, on pense au casse-croûte.

Kiko avait un tas de choses, mais des papiers, ça, il n'avait pas. Il bredouilla qu'il revenait de l'étang pour la livraison. Mais avec l'accent étranger de Kiko et son mauvais français, Simon avait tout de suite eu dans l'idée qu'il lui cachait la vérité. La vérité sur quoi, il n'en avait pas la moindre idée. Pour lui, la vérité était une entité qui se suffisait à elle-même. La Vérité, avec une majuscule, c'était un peu comme le bon Dieu à la messe du dimanche. Personne ne savait très bien à quoi il ressemblait, un être extraordinaire que les pratiquants situaient entre le père Noël et le vieillard barbu représenté au-dessus de l'autel. Un tableau où les couleurs avaient passé ce qui donnait un nuancier qui allait du marron au noir en passant par le crasseux.

« Suivez-nous ! » Le collègue de Simon eut un sourire, vouvoyer Kiko comme s'il s'agissait d'un représentant de l'Etat français l'amusait. Au village, tout le monde l'appelait Ti'con. Le pauvre avait longtemps pensé que les gens ne savaient pas prononcer son nom, alors il souriait aimablement tout en répétant son prénom en appuyant chacune des syllabes. Puis il avait compris que Ti'con avait un tout autre sens. Il continuait à sourire, mais cette fois, en constituant des catégories. Celui-là est un méchant homme, celui-ci est idiot car il fait comme les autres, ce dernier est honnête. Mais ce que personne ne savait, c'était que le prix de ses livraisons ne variait pas en fonction de la saison, mais de la tête du client et de la catégorie qui allait avec.

Une bonne heure fut nécessaire pour rejoindre la brigade. A vélo, il faut vingt minutes, à pied, c'est plus long. « Pourquoi t'as pas de vélo, Kiko ? » avait questionné le collègue de Simon. Kiko avait roulé de gros yeux tout ronds avant de répondre en levant le bras au ciel. Puis les deux gendarmes et leur contrevenant avaient continué à cheminer silencieusement. Simon ouvrait la route, suivi de Kiko qui marchait en traînant les pieds à cause de ses savates éculées puis venait le co-équipier de Simon bougonnant dans la barbe qu'il n'avait pas. L'hiver était bien avancé, le ciel était bas, les arbres n'avaient plus une feuille et le paysage grisonnant avait perdu ses couleurs automnales. Manquait plus que la neige.

Arrivé à la brigade de gendarmerie, Simon entra tenant son prisonnier fermement. Lebras, maréchal des logis chef, était derrière son comptoir. Après une semaine de folie à cause de la scierie incendiée, la journée avait été calme et il en remerciait le Seigneur. Il restait la soirée et de possibles rebondissements avec l'histoire de l'incendie. On craignait une arnaque à l'assurance et le père Jeannot avait mystérieusement disparu. Mais pour l'heure, le chef observait la scène qui se déroulait devant lui. Simon avec son prisonnier comme s'il s'agissait de la dernière crapule et son coéquipier, légèrement en retrait qui levait les yeux au ciel.

« Monsieur Kiko, voulez-vous déposer ci-devant tout ce qui vous avez sur vous ! » imposa Simon sur un ton qui se voulait martial. Lebras se gratta le sommet du crâne, là où menaçait un début de calvitie. Etait-ce à force de se gratter la tête ou bien à cause du képi, voilà la grande question qui hantait l'esprit du chef. Kiko releva les rabats qui couvraient ses grandes poches et une

quinzaine de grenouilles s'échappèrent de chacune. Il dégagea les cordons de son grand sac, et renversa sur la table une montagne de grenouilles qui toutes se mirent à gambader gaiement dans le bureau principal de la gendarmerie. « Qu'est-ce qui te prend Kiko » hurla Lebras. « Vous dire, tout poser là ! »

Le collègue de Simon pouffait de rire. Il ne pouffa pas très longtemps. Il pouffa jusqu'au moment où il comprit qu'il allait falloir récupérer toutes les grenouilles avant la nuit. Kiko observa les trois hommes en train de s'affairer avec une certaine délectation. Lui n'était pas pressé, la livraison était pour demain. Il devait se présenter au restaurant *A la cuisse de grenouille*. Quant à Simon, il pouvait être fier, il s'était fait remarquer enfin par le maréchal des logis .

# L'écrivain public

Entrez, je vous attendais. Ôtez donc vos chausses crottées et prenez ces savates. Sinon vous allez salir le parquet et la femme de ménage, m'en fera reproche, ainsi qu'à vous. Permettez-moi de vous sermonner quelque peu, avant que nous commencions à parler de votre infidélité envers la belle Isabelle. Je vous attendais bien plus tôt. Je sais quel chemin vous avez choisi pour lambiner jusqu'à notre chalet. Vous avez préféré le sentier des rosiers, car parfois on y voit Solange qui étend son linge à peine vêtue d'une chemise. Puis vous avez passé par la sente haute pour bavarder avec la Toinette et lorgner sa poitrine plantureuse. Votre esprit doit se concentrer sur la bonne personne que Diantre ! et oublier ces passades. Mais vous voilà arrivé, tenons-nous en à cela. Maintenant, abordons la lettre dans laquelle vous allez demander pardon à Isabelle. Lettre que nous allons écrire ensemble.

Choisissons d'abord le papier. Là, vous trouverez de la qualité médiocre, il se déchire lorsque la plume racle quelque peu. Celui-ci boit l'encre autant que l'Amédée quand il fait une descente jusqu'à la taverne qui borde la Combrière. Ici, on commence à trouver de la qualité. Il dépend de la peine que vous avez causée. A moins de 15 sous la feuille, pour le mal que vous avez fait à Isabelle, il n'est point nécessaire de commencer l'écriture. Je vois que votre regard se porte sur un vélin pas vilain, si je peux me permettre ce pied de nez. Il vous en coûtera 30 sous la feuille, mais vous ne serez pas mécontent. Voici la plume qui va avec et l'encre de chine nécessaire pour le tracé. Je fais le tout pour 100 sous. Je ne compte pas mon temps.

Je vous écoute.

« Ma chérie »

Oh là, je vous arrête ! Il faut œuvrer davantage et tourner mieux le propos. Osez « Mon amour » . Pas moins, sinon vous n'avez aucune chance. Je vous sens voûté, redressez le buste et du tonus nom de Dieu.

Voyons ce que vous avez pondu.

« Je regrette d'avoir vu Manon. »

Mon pauvre, vous n'y êtes pas du tout. Heureusement que nous usons du brouillon à 10 sous la feuille. Relevez le menton, on dirait que vous allez vous affaler sur la table. Que diable, un peu de vigueur l'ami. Reprenons la rédaction de votre lettre d'excuse. Tournez-moi cette phrase sur les regrets autrement. Et puis laissez cette Manon, aventure d'un soir, dans l'ombre d'où elle ne doit plus sortir. Ecrivez plutôt « Mon amour, par votre âme charitable, j'ose quémander le pardon. Je ne le mérite aucunement, j'en ai conscience, pour l'amour de moi, sauvez ce qui reste de bonté chez moi. »

Ainsi nous y sommes. Relevez-vous, on dirait un bonhomme de neige fondant pour cause de redoux qui va perdre sa carotte et les deux cailloux qui lui servent de regard. On pourrait vous ramasser à la serpillière. Nous y sommes presque, il suffit de conclure.

« Je veux rentrer et me mettre au lit »

Mais vous n'y pensez point. Ces mots que vous venez de jeter sont d'un vulgaire qu'on ne trouverait même pas dans la bouche d'une fille logeant chez la mère Maquerelle. C'est tout juste bon pour la Louison, celle qui est borgne et dont les dents sont rognées par la mauvaise nourriture. Observez plutôt cette tournure comme elle est bien amenée. « Votre douceur me manque, le bleu de vos yeux, quand vous posez votre regard sur mon visage qui m'emplit de bonheur. Me passer de ces instants de joie, détruirait à jamais ma vie et m'ôterait le plaisir de tout instant. »

Le bougre n'est plus bon qu'à jeter aux cochons. Voici ce qu'il en coûte de mettre un peu de soi dans son écrit. Le voici effondré sur le parquet. Il est lourd à traîner ce bonhomme épais. Allez hop !

dans la mangeoire de l'étable pour mes petits amis les goretts. Une fois nourris de chair humaine nous aurons un jambon gras et de qualité.

Ah belle Isabelle, comme je suis heureux. Je vous attendais. Etes-vous passée par là parce que la nuit est tombée ? Ou bien, est-ce l'hiver déjà bien entamé qui a mangé le soleil ? Tenez, voici la lettre que je vous ai écrite. J'espère qu'elle saura vous plaire suffisamment pour accepter au moins de partager le repas en ma compagnie.

« Mon amour, par votre âme charitable....